

# Bernard-Henri Lévy : « Pacifisme et bellicisme appartiennent aux mêmes clichés »

Angola, Sri Lanka, Burundi, Colombie, Soudan : c'est à la péripétie de notre monde que Bernard-Henri Lévy est allé chercher les images de la guerre moderne. L'occasion pour lui de prolonger une réflexion ininterrompue sur la « barbarie à visage humain ». A ces « Carnets de guerre » publiés dans *Le Monde* au printemps 2001, s'ajoutent 250 pages de réflexions, de parenthèses, de commentaires, de notes, de digressions où sont remuées des questions que les événements du 11 septembre 2001 ont rendues brillantes.

Propos recueillis par Sébastien Lapauque

**LE FIGARO LITTÉRAIRE.** - Chez plusieurs écrivains du XX<sup>e</sup> siècle, vous relevez une tendance à « héroïser » la guerre. Pourtant, malgré Drieu, Cocteau et Apollinaire, cette « héroïsation » vous semble indécente et impossible...  
**BERNARD-HENRI LÉVY.** -

Oui. C'est une grande énigme pour moi. Tous ces hommes ont vu la guerre. Ils l'ont faite. Ils savent, autrement dit, que c'est l'horreur, l'abjection, la réduction des hommes à un état de quasi-animalité. Comment peuvent-ils, alors, changer cette beauté et cette morale de la guerre ? Comment peuvent-ils en tant que telle, le lieu de l'accomplissement du vrai destin des hommes ? C'est une des premières questions de ce livre. C'est l'une de celles qui y reviennent avec le plus d'insistance.

**Pourquoi, à ce rejet des images héroïques de la guerre, associer un refus de la tentation pacifiste ?**

Parce que c'est la même chose. Oui, ça peut vous sembler bizarre mais je crois profondément que le cliché pacifiste et le cliché belliciste, l'esprit va-t-en-guerre et le goût de la paix à tout prix sont l'avers et le revers de la même médaille. Prenez les écrivains dont je parle. Est-ce que Drieu n'est pas l'auteur, à la fois de *La Comédie de Charleroi* (hymne à la grandeur de la guerre) et de *Socialisme fas-*

taillée la thèse des *Écrits pacifistes* et du *Grand Troupéau* : c'est la raison profonde de sa haine de la guerre), que la guerre est une violence qui vient défaire un ordre naturel, organique, qui lui préexiste. Ce que j'ai vu, moi, dans les guerres réelles auxquelles il m'est arrivé d'être mêlé, c'est tout autre chose : un ordre déjà fragile, déjà précaire, toujours déjà défilé, miné de l'intérieur par des forces barbares - et des guerres qui, alors, viennent accentuer ce chaos, accélérer cette décomposition, révéler le fond de sauvagerie qui grouillait sous le mince vernis de la civilisation et qui l'emporte. Il arrive aussi, bien entendu, que les choses marchent

tailleur des morts. Eh bien dans les guerres que je raconte, on est au bout du processus. C'est la distinction même entre civils et militaires qui a fini par voler en éclats. On ne distingue même plus entre les uns et les autres... Et puis vous avez un second trait, une seconde singularité des guerres modernes, et cette seconde singularité c'est Céline qui l'a le mieux vue et racontée : la tentation exterminatrice...

**Un homme dont le pacifisme ne fut ni celui de Drieu, ni celui de Giono, et qui complète la typologie des écrivains pacifistes que vous avez voulu établir ?**

Il faudrait distinguer, là aussi. Il y a deux pacifismes pur mouve-

**Les sociétés sont toujours mal faites, il y a un fond de sauvagerie en chacun, et cela affleure, éclate, explose au moment des guerres**

veille et qu'il se met en tête de traiter l'humanité et de la guérir, quand Céline, autrement dit, devient le pamphlétaire et des *Beaux Draps*, une sorte de pacifisme que je dirais messianique : contre les juifs fauteurs de guerre, et sur leurs cadavres, une paix qui va permettre de régénérer l'humanité...  
 Ca, c'est autre chose. Je crois en effet que les guerres sont terriblement révélatrices de quelque chose qui git au cœur des communautés et des hommes qui les composent. Révélatrices de quoi ? Eh bien du jour mal faites, qu'il y a un ratage au cœur de vous les liens sociaux, qu'il y a un fond de sauvagerie en chacun, et que cela affleure, éclate, explose au moment des guerres. C'est mon grand désaccord avec, par exemple, Giono. Il dit (c'est

trale, de ce point de vue, celle à laquelle je ne cesse de me référer, c'est, évidemment, Walter Benjamin.

**Une source de l'angoisse, face aux conflits actuels, n'est-elle pas la dépolitisation de la guerre ?**

Oui, bien sûr. Il y a un beau livre, très peu connu, paru il y a une vingtaine d'années, de l'écrivain Goffredo Parisi, qui s'appelait *Les Guerres politiques*. C'est très clair. Les guerres dont il parlait, le Vietnam notamment, étaient, comme dit Clausewitz, la continuation de la politique par d'autres moyens ; et cette présence du politique y fonctionnait comme une sorte de limite rendant possible, à terme, la transaction, le compromis. Les guerres d'aujourd'hui, toutes ces guerres oubliées de la périphérie du monde, de même que cette guerre nouvelle que nous ne déclarée les islamistes, ne connaissent plus ce principe de limitation et elles sont donc venues intraitables, ingérables - on n'en voit, à proprement parler, pas la fin. Ben Laden, c'est l'anti-Clausewitz. La guerre, pour lui, c'est la continuation de la religion par d'autres moyens. Et ça, c'est évidemment terrible, ça donne le vertige. J'ajoute qu'il y a, dans l'Islam, un vrai problème de statut du politique. Vous trouvez, dans le Coran, une théorie de la micro-communauté d'un côté, une théorie de la macro-communauté, de l'autre. C'est aussi celle d'un des personnages principaux du livre, ce fameux commandant Massoud que j'ai eu la chance de connaître, dont je brosse longuement le portrait et qui, avant d'être un guerrier,

était peut-être un poète. C'était un résistant. Un des derniers grands résistants du XX<sup>e</sup> siècle. C'était d'ailleurs, je l'ai maintes fois entendu le dire, un admirateur du général de Gaulle et de l'Appel du 18 juin. Mais c'était aussi un poète.

**Lorsqu'on parle de la guerre, on est fatalement amené à parler de la paix.**

**Quelle définition en donnez-vous ?**

J'ai envie de vous répondre que la paix c'est l'acceptation du malentendu, la résignation au fait que les sociétés sont imparfaites, mal fichues, composées d'individus qui ne s'entendent qu'au prix de compromis constants - et qu'il faut s'accommoder de ça. On peut tou-

jours, bien entendu, se donner une idée plus « idyllique » de la paix. Mais attention ! C'est une autre loi qu'illustrent tous ces écrivains dont nous parlons : qui veut l'idylle prépare la guerre - qui vise l'idylle communiste finit toujours, un jour ou l'autre, par accoucher de la violence extrême et du chaos.

## Dominique Fernandez

### Art et homosexualité

Stock

392 pages en couleurs  
74,70€, 490 F

Le Figaro littéraire